

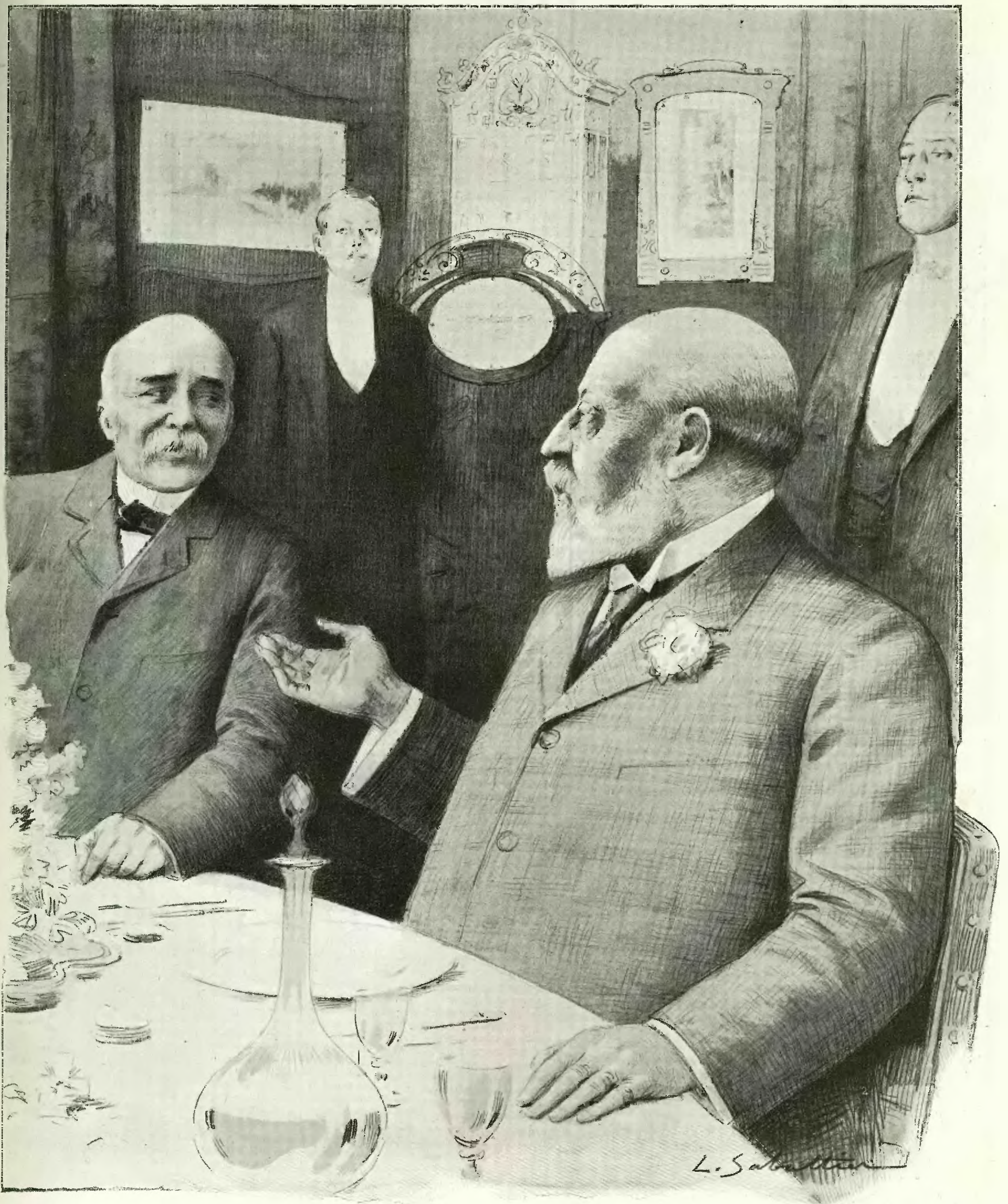
Ce numéro contient : 1° Quatre pages supplémentaires, non brochées, sur le COMBAT DU 18 AOUT, A CASABLANCA ;
2° Une gravure en couleurs hors texte : PÊCHEUSES DE CREVETTES, par Ar. Chabanian ;
3° Le 2° fascicule de LA MOUETTE, par F. Anstey, traduction de M. Louis Labat.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes.

SAMEDI 31 AOUT 1907

65^e Année. — N° 3366.



M. Clemenceau.

Le roi Edouard VII.

LE DÉJEUNER DE MARIENBAD

D'après un croquis fourni par un témoin et une photographie prise à l'issue du déjeuner. — Voir l'article, page 140.

L'année dernière, à pareille époque, nous annoncions à nos lecteurs que M. VICTORIEN SARDOU avait bien voulu réserver à *L'Illustration* la priorité de publication de toutes ses pièces : ses œuvres célèbres encore inédites comme ses œuvres à venir.

En attendant les représentations de *l'Affaire des poisons*, que l'infatigable auteur dramatique fera jouer cet hiver à la Porte-Saint-Martin, nous allons publier dans notre prochain numéro un supplément d'un intérêt exceptionnel, consacré à une des pièces qui ont été le plus souvent jouées, et avec le plus d'éclat, dans le monde entier :

Théodora

Une causerie de M. Victorien Sardou sur sa pièce et les polémiques qu'elle souleva servira de préface à notre publication.

COURRIER DE PARIS



— Pourquoi je ne chasse plus ? répondit Saint-Aquilin aux dames... parce que j'ai chassé. C'est également parce que j'ai autrefois fumé que je ne fume plus, que j'ai bu du vin que je n'en bois plus. Il y a ainsi une quantité de choses que j'ai cessé de faire après les avoir faites et très brillamment. La chasse est une de celles-là.

— Comment et pourquoi vous êtes-vous arrêté ? A la suite d'un coup de fusil malheureux ?

— Non. Même pas un rabatteur sur la conscience. Un jour j'ai résolu : « C'est fini ! » Et puis voilà.

— Vous ne dites pas la vérité.

— Ça peut m'arriver.

— Vous avez tort. Nous autres femmes, c'est justement parce que nous avons pour habitude de ne jamais la dire que nous voulons toujours la savoir. Allons ? Ouvrez-nous votre cœur ?

— Il n'y a plus de gibier dedans. Eh bien, voici tout de même, puisque vous y tenez, pourquoi j'ai tué roide un beau matin le chasseur qui était en moi. C'est assez difficile à expliquer. Je n'ignore pas que je vais me baigner dans le ridicule et donner de moi la plus pitoyable idée ? Je parlerai cependant, m'étant mis depuis longtemps par avance tellement au-dessus de l'opinion d'autrui qu'elle ne saurait, quoi qu'elle fasse, m'atteindre.

— Que de préambules et de tortillements !

— Si vous épiloguez de cette manière en tournant sept fois votre fusil quand la perdrix vous partait dans les jambes, vous deviez faire un fichu Némrod ?

— J'abattais toujours, mesdames.

— Tirez en ce cas, tirez donc vite !

— J'épaule. Bouchez-vous les oreilles. Je vais lâcher un mot grossier : *Ça me dégoûtait*. Voilà pourquoi j'ai cessé de chasser.

— Et qu'est-ce qui vous dégoûtait ? Votre maladresse ?

— Si c'avait été cela, j'aurais travaillé. Je vous le répète sans modestie, j'étais d'une force très honorable. Non, ce qui, tout à coup, m'a rebuté, un jour, c'a été de massacrer, de tuer, pour rien, même pas pour le plaisir, puisque ça ne m'amusait plus. Il m'a semblé que je me regardais soudain dans un miroir, éclaboussé de sang. Je me suis lavé et je n'ai plus recommencé à me salir.

— Vraiment ? C'est pour si peu ? Pour ne pas faire souffrir les petites bêtes ?

— Ni les grosses.

— Vous ? Un homme ?

— Oui, madame. Pour vous servir.

— Quelle sensiblerie !

— Prononcez sensibilité. Me blâmez-vous ?

— Oh ! non ! Mais de votre part cela étonne

et détonne tout de même un peu. Ces délicates répugnances ne sont guère admises que chez nous. Bon pour nous l'horreur du sang, les pâmoisons devant un moineau blessé, les cris pour un cheval de fiacre assommé de coups de fouet ! Bon pour nous la Société protectrice des animaux dont le nom seul a la vertu de faire éclore un sourire avantageux sur les lèvres des esprits supérieurs, — si j'ose toutefois risquer que les esprits aient des lèvres ! En êtes-vous seulement de la Société protectrice ?

— Non, madame.

— Il n'en est pas !

— Mais je m'en remettrai, pour vous être agréable.

— Vous en étiez donc ?

— Oui. Quand je chassais.

— Décidément, vous ne faites rien comme tout le monde !

— Autant que possible.

— Mais finissez de nous analyser votre état d'âme quand vous a pris cette nausée du carnage.

— Bien volontiers. Pendant des années, je mis à mort les bêtes avec entrain. Le premier jouet qu'enfant je demandai au bazar fut un fusil. J'ai martyrisé des mouches et des hannetons. Mon plus grand bonheur était de dénicher les oiseaux. Doué de ce rude naturel, je devais faire un enragé chasseur. Je le fus. Oh ! mon inoubliable émoi quand, à quinze ans, avec le vieux fusil de Certain, le garde de mon père, je dégoutai, un soir d'octobre, dans les vignes, une pauvre grive saoule de baies de genièvre ! Saint Hubert n'était pas mon cousin. Je contemplais, éperdu de stupeur, le menu corps, doux et chaud, et le soupesais avec une vaniteuse hébétude, comme si j'avais cassé en deux un aigle au vol. Je me souviens même qu'au bruit de la détonation deux gendarmes qui finissaient leur tournée accoururent en pleins champs, lourds de zèle, au gros tapage de leurs chevaux tout ronds qui semblaient galoper au nom de la Loi. Ils me demandèrent sans rire mon port d'armes, que je fus tout Artaban de leur présenter. Je ne pus même m'empêcher de leur dire avec désinvolture : « C'est une grive. » A quoi le brigadier mâchonna dans le fourré de sa moustache : « La chair, elle en est succulente. » Souvenirs de loin-loin-loin ! Ah ! que j'étais gentil et content de vivre, alors ! Plus tard, vingt, vingt-cinq ans... A moi les hammerless et les choke-bored, et les délicieuses tenues d'ouverture, les complets de château, les cheviottes faisan, purée de pois, feuille morte, les lainages d'Ecosse, les guêtres et leggings de tous genres ! Et quels chiens ! Si tous les admirables et bons toutous que j'ai eus en ma possession au cours de ces trente dernières années étaient ici... le salon serait comme la sacristie de Saint-Philippe un jour de grand mariage : « trop petit pour contenir la nombreuse assistance ». Il y en aurait plus de cinquante, aux dents pointues. Et fraîches et appétissantes comme vous l'êtes, mesdames, vous n'y couperiez pas. Quelle curée ! Ça serait la moute de Jézabel.

— Pas du tout, insolent ! Ils nous lècheraient. Achevez donc ?

— J'ai chassé de toutes les façons : à pied, à courre, à l'affût, le jour, la nuit, dans mon pays, à l'étranger... Et tous les gibiers, sans exception.

— Même le lion ?

— Oui, madame. Et le tigre. Mais ça, c'est différent, c'est de la grande peinture. Ça n'a rien à voir avec le hachis de lapins. Et j'ai eu le bouton dans les plus beaux équipages connus. On me signalait parmi les passionnés de vieille vénerie française. J'ai su par cœur du Fouilloux.

— Récitez-en ?

— Voici... et je prononce la vieille orthographe comme elle est écrite : « Après que le cerf est

» dépouillé, le veneur doit demander du vin et » boire le coup, car autrement, s'il deffaisait le » cerf sans boire, la venaison pourrait se tourner » et gaster. Le roi ou seigneur doit faire apporter » son vin avec la chauffrette pleine de charbon vif » et faire ses carbonnades en buvant, riant, et » faisant grande chère, deuisant des chiens qui » ont le mieux chassé, pourchassé, requesté et » ressauté, les faisant venir deuant lui pour voir » deffaire le cerf, les nommant : ha Miraud ! ha » Brifaud ! ha Gerbaud ! Car ainsi faisaient les » bons et anciens seigneurs. »

— Cela suffit. C'est charmant, d'ailleurs !

— Oui... de loin, en vieux français, ça prend des airs de tapisserie. Mais de près, dans la réalité, la cuisine est moins belle. Est-ce que je vous ai dit aussi que je sonnais comme un piqueux ? Vous croyez que je plaisante ? Eh bien, au prochain mardi gras, payez-moi seulement un verre chez le marchand de vin de la place Beauvau et vous me verrez la trompe à la bouche ! Vous connaîtrez si je sais pousser du gros ton et du grêle !

— C'est entendu.

— Mais j'ai fait bien pire que tout cela. J'ai accompli cette chose abominable, inutile et sans noblesse qui s'appelle : tirer aux pigeons. J'en ai peut-être tué... je ne sais pas... dix... vingt mille ! Aussi vous constatez tout ce qu'il m'en reste, et quel profit j'en ai détaché, comme cela m'a développé l'intelligence, appris le juste emploi du temps, élevé les idées, entr'ouvert une porte sur l'au delà ? Tous les grands hommes tiraient aux pigeons. Pascal, entre deux pensées, ne faisait que ça du matin au soir. On n'a un peu de génie, ou de facilité, qu'à cette condition. Et puis voilà qu'un jour, il y a trois ans...

— Quel âge avez-vous, Saint-Aquilin ?

— Deux fois le vôtre. Comptez ?

— Ça vous fait cinquante.

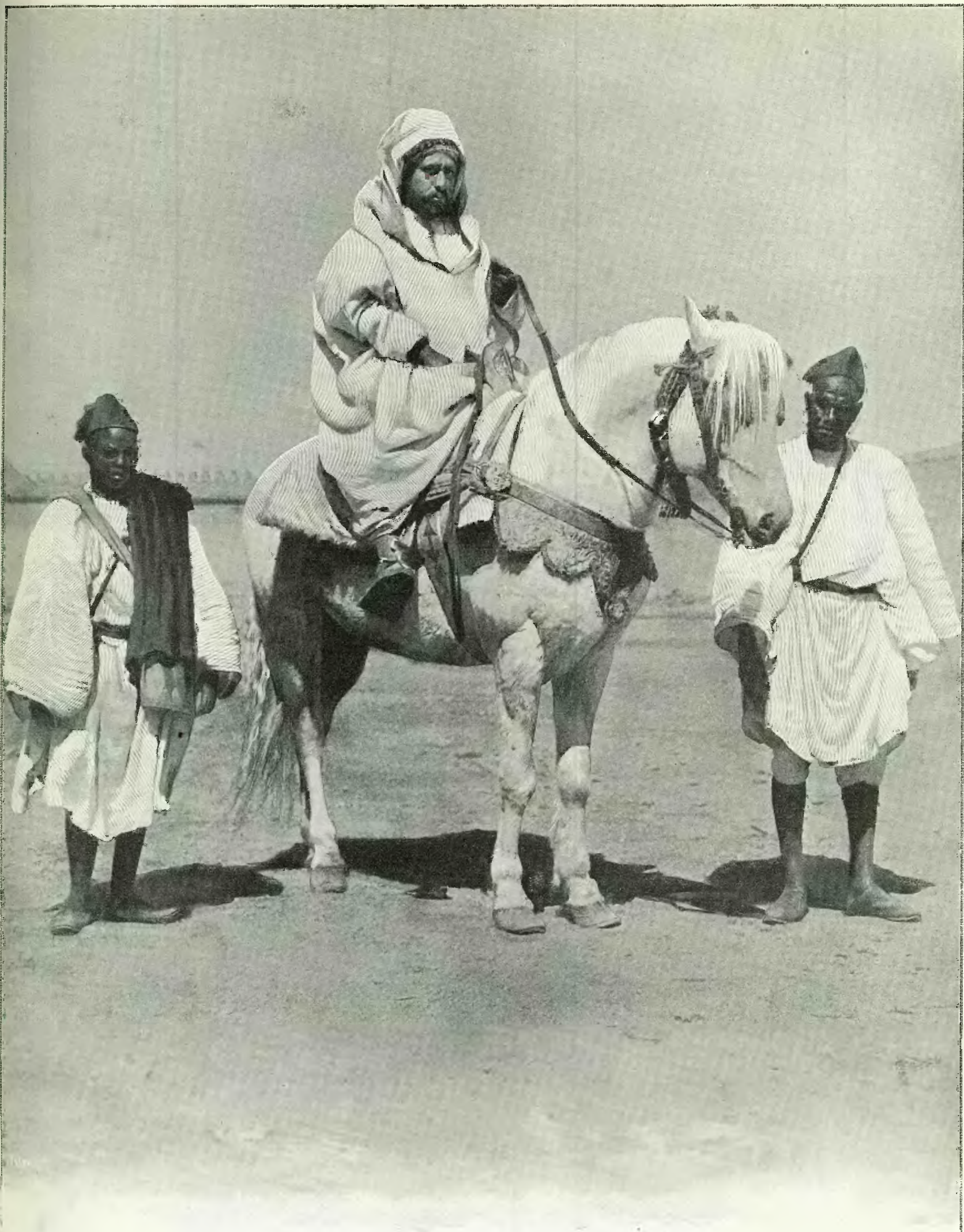
— C'est bien cela. Voilà donc qu'il y a trois ans, je me suis réveillé un matin un tout autre homme. On m'avait changé pendant la nuit. L'idée d'abattre, des journées entières, d'innocents animaux m'a paru stupide et m'a rempli d'horreur. — Pourquoi fais-tu cela ? me disais-je tout bas ? Est-ce par nécessité ? pour te nourrir ? Es-tu tout nu dans une île déserte, après naufrage ? Non. — Est-ce, comme le prétendent quelques-uns hypocritement, par hygiène et pour *prendre de l'exercice* ? — Non, tu sais bien que tu as cent autres façons de secouer et de lasser ta bête, la seule que tu aies bien soin de ne pas endommager ? — Alors, est-ce pour entretenir ton habileté de tireur et te faire la main ? — Pas davantage. Prétextes ! Détestables raisons ! — Alors ? Le plaisir ? — Mais non ! Ça ne t'amuse plus. — Quoi donc ? La joie de tuer, pour tuer quelque chose de vivant ? L'allégresse de détruire, de supprimer brusquement... de trancher des petites vies, terrestres ou aériennes, de « créer de la mort » instantanée, de l'immobilité, du cadavre gracieux ? — Ma foi oui, peut-être est-ce encore cela le vrai motif. J'étais mûr pour le dégoût. J'ai vendu mes fusils. Je me sens beaucoup plus léger. Par exemple, je suis tombé un peu dans l'excès contraire. Quand il y a dans ma chambre une mouche ou un papillon qui veulent absolument sortir en passant à travers la vitre, je me dérange pour leur ouvrir la fenêtre, et je trouve ça plus élégant que de casser les ailes à une perdrix ou de couper le jarret d'un chevreuil. Il est vrai que je vieillis.

— A quoi vous en apercevez-vous ?

— A ce qu'on me dit : que je serai toujours jeune.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)



LE NOUVEAU SULTAN PROCLAMÉ A MARAKECH : MOULAI-HAFID

AU MAROC

UN COUP D'ÉTAT A MARAKECH

L'aventure marocaine, déjà si difficile à dénouer, vient de se compliquer d'une péripétie inattendue : les grands caïds berbères de l'Atlas méridional, Glaoui, Goundafi, Mtoungi, etc., ces véritables seigneurs féodaux de qui nous montrions, naguère, les forteresses altières et dont nous décrivions la vie de hauts barons, ont soudain proclamé sultan, le

16 août, Moulay-Hafid, l'un des frères aînés d'Abd-el-Aziz, qui vivait, calme et studieux, à Marakech.

Au fond, ce coup d'Etat, qui a surpris tout d'abord, était possible à prévoir. Il y a quelques mois déjà, en mai dernier, le bruit avait couru que Moulay-Hafid avait été opposé, par les chefs du Sud, au faible sultan de Fez. C'était au lendemain de l'affaire Mauchamp, où le frère d'Abd-el-Aziz avait joué un rôle important, et tout méritoire, en prenant sous sa protection les Européens. La nouvelle était

alors prématurée, et, dès le jour même où nous publions un premier portrait de Moulay-Hafid (n° du 11 mai), nous émettions des doutes sur sa véracité. Les événements de Casablanca ont changé, depuis, la face des choses : la proclamation du nouveau sultan est un fait accompli, et qui peut être gros de conséquences. Déjà on a annoncé que Moulay-Hafid était en marche, à la tête des tribus dévouées à sa cause, vers Casablanca.

Qu'y va-t-il faire ? Son attitude au moment des



A CASABLANCA. — Photographie prise la nuit, au clair de lune, dans la direction où se produisent, chaque soir, les assauts des Marocains cherchant à escalader les remparts.

troubles de Marakech fut toute favorable aux Européens. Les caïds du Sud, d'autre part, ne passaient pas pour hostiles aux étrangers, et ceux de nos compatriotes qui furent leurs hôtes n'eurent qu'à se louer de leur courtoisie, de leur bienveillance même. Mais qui sait quel effet a pu produire sur ces hommes d'esprit indépendant et de cœur fier, le lointain écho du canon ?

Moulaï-Hafid a accepté, non sans résistance, au début, la lourde charge que lui ont confiée ses leudes, si l'on peut dire. Il semblait pourtant, jusqu'ici, peu disposé à l'action.

Agé de trente-trois ans, et plus vieux, partant, de trois années qu'Abd-el-Aziz ; chérif, ce qui est la seule condition exigée, par la tradition, de l'occupant du trône marocain, il avait, en réalité, au moins autant de droits que son frère puîné au parasol de velours, qui est, au Maroc, le signe de la puissance

souveraine. Ce fut tout juste si, quand Abd-el-Aziz fut intronisé par surprise, il échappa à la captivité dorée où furent relégués leurs deux autres frères. Plus tard, quand Abd-el-Aziz, avec sa cour, quitta Marakech, il demeura dans cette seconde capitale de l'empire comme *khalifa*, comme représentant du sultan, véritable vice-roi du Sud. Il y menait une existence effacée et paisible, fêré surtout de poésie et d'études théologiques. Voilà maintenant qu'on nous le montre chevauchant à la tête d'une *mehalla*, entouré des caïds tout-puissants qui l'ont élevé sur le pavois. Mais, quand il s'agit de l'histoire marocaine, on ne saurait s'étonner de rien.

En tout cas, quels que soient les projets du nouveau sultan, qu'il vienne en pacificateur, pour s'interposer entre nous et les tribus, ou qu'il arrive avec des intentions hostiles, il va se trouver en présence de forces plus importantes que celles qui, jus-

qu'à présent, ont résisté victorieusement aux attaques harcelantes des tribus groupées autour de Casablanca : un millier d'hommes de renfort, en effet, viennent de parvenir au général Drude, expédiés d'Oran où ils se sont embarqués le 20 août sur la *Nive* et le *Vinh-Long*. Ce sont un bataillon de tirailleurs, des sapeurs du génie et cent gouniers du Sud-Oranais, superbes d'allures sous leurs blancs burnous et leurs larges chapeaux.

Cet envoi était de toute nécessité ; car le service qui incombe à nos troupes, depuis leur arrivée, est le plus pénible qui se puisse imaginer. Des alertes continues les tiennent en éveil. Il est un point des murailles de Casablanca que chaque nuit, à peu près, quelques insensés essayent d'escalader, le supposant aisément abordable, grâce à des brèches qui y furent ouvertes au début de notre action. Ces pauvres gens, fanatisés, se croient invulnérables ; on



A CASABLANCA. — Deux Marocains tués le 22 août, pendant une tentative d'escalade. — Les notables de la ville ont été convoqués pour les reconnaître.

Photographies Hubert Jacques. — Reproduction interdite.



A ORAN. — Les chefs des goumiers du Sud-Oranais envoyés à Casablanca, avant leur embarquement sur le Vinh-Long.

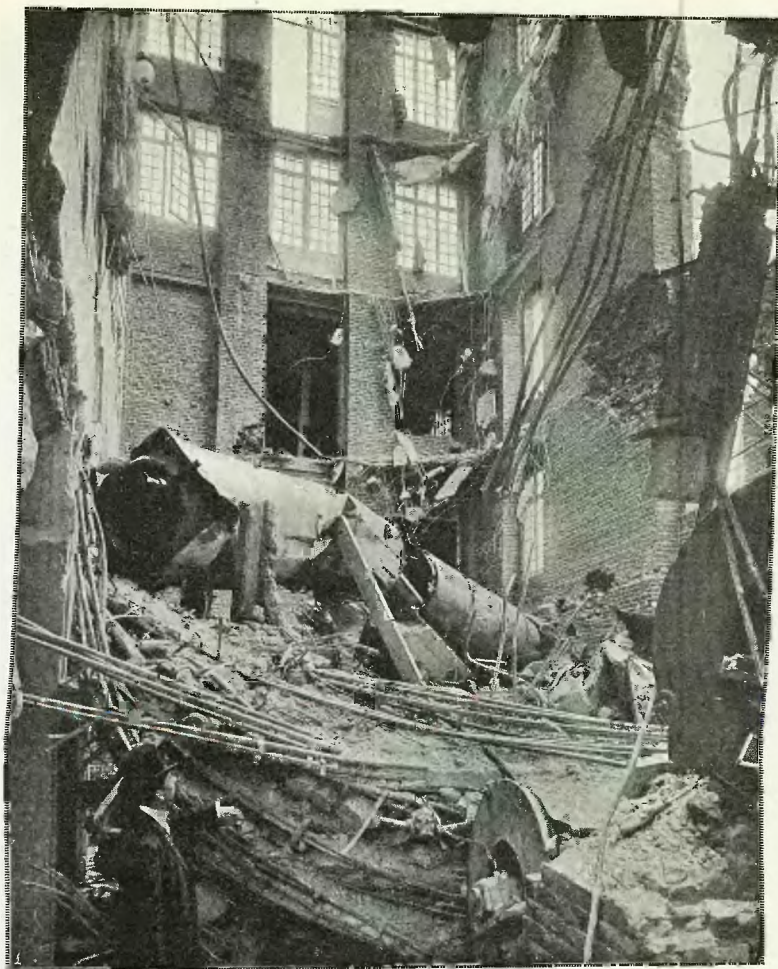
Photographie Albert Luck. — Reproduction interdite.

leur a persuadé que nos balles ne les sauraient atteindre, et les morts sont hâtivement dissimulés après chaque combat, si bien que l'une des préoccupations du commandant en chef est de devancer les ravisseurs de cadavres et d'enlever au moins quel-

ques corps, afin de les montrer, comme des trophées, comme des exemples. Les dépouilles de ces audacieux, acharnés à pénétrer dans la ville, et percés de coups de baïonnettes, servent admirablement ce dessein, et, exposés sur la place, sont reconnus par

les notables qui peuvent au moins certifier de leur fin.

Nous consacrons un supplément de quatre pages au combat du 18 août, à Casablanca, le plus important qui ait été livré.



A LILLE. — Une minoterie de sept étages, en ciment armé et briques, écroulée : 13 morts et 5 blessés. — Phot. Cayez.

NOTRE GRAVURE HORS TEXTE

LES PÊCHEUSES DE CREVETTES
d'après une eau-forte en couleurs de M. Chabanian.

Le couchant en mer qui enveloppe de sa majestueuse sérénité les *Pêcheuses de crevettes* de M. Chabanian est tout en nuances, tout en insensibles dégradations de tons pâles : jaunes soufre, gris perlés, bleus opalins d'un ciel troublé par l'orage ; mauves, lilas, verts laiteux de la mer où la lumière défaillante d'en haut se joue, en mille reflets divers, comme dans une nacre chatoyante ; et, aux confins de cet infini si prompt à la colère, les robustes travailleuses attelées à leur rude et ingrate besogne apparaissent ainsi que de chétifs fantômes, que le premier souffle du vent furieux va tordre et dissoudre comme des fumées.

Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées, Demain viendra l'orage...

M. Chabanian est l'un des plus originaux, parmi la pléiade de chercheurs à qui nous devons cette renaissance de l'estampe en couleurs que nous avons déjà signalée en reproduisant *le Parterre d'eau*, de M. Ch.

Houdard. Il y a montré un talent dont la distinction et le charme sont les deux mérites dominants. Cette planche des *Pêcheuses de crevettes*, où les jeux subtils de la lumière sont si délicatement analysés et traduits, est pleinement caractéristique de sa manière.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

UNE MAISON ÉCROULÉE, A LILLE.

Une effroyable catastrophe s'est produite, le mardi 20 août, à Marquette-lès-Lille, où était en construction la minoterie L. et Vve Despretz, vaste bâtiment de 800 mètres carrés de superficie et de sept étages de haut, à murs de briques et planchers de ciment armé. Les murailles étaient montées à leur hauteur. Le matin même, on avait enlevé les étais supportant les planchers de ciment quand, vers midi, avec un effroyable fracas, toute la partie supérieure du bâtiment s'écroula d'un côté. Quatre étages de planchers furent précipités l'un sur l'autre. Une brèche de 6 mè-

tres de largeur était ouverte dans le mur de briques. Chose plus navrante encore, de malheureux ouvriers avaient été entraînés dans cette chute. On en retira cinq, blessés, des décombres. Treize autres devaient y trouver la mort, malgré les vaillants efforts multipliés pour les dégager. A l'heure où furent pris les clichés que nous reproduisons, ils gisaient encore sous l'amas des briques et du ciment amoncelés, des ferrailles arrachées et tordues. On ne put les exhumier qu'au prix du plus pénible et du plus dangereux travail.

LES SOUVERAINS ESPAGNOLS A BORDEAUX.

On a pu, maintes fois, constater le goût très vif du roi d'Espagne pour les jolies fugues qui lui permettent d'oublier, pour un moment, la sévère étiquette, et de vivre à sa guise, quelque part, en passant inconnu. Mercredi de la semaine dernière, encore, il en donnait une preuve en quittant tout à coup, avec la reine et quelques familiers, Saint-Sébastien, où la cour est en villégiature, et courant à toute vitesse à Hendaye, pour y gagner le Sud-Express à destination de Bordeaux.

Là, les jeunes souverains se firent conduire à l'hôtel, où ils s'inscrivirent sous le nom de comte et de comtesse de Cornegonda ; puis ils partirent pour visiter la ville, la cathédrale, d'abord, l'église Saint-Michel, et, plus tard, l'Exposition maritime. Bien vite, on les avait reconnus, et des ovations, les saluaient au passage.

La reine dut malheureusement quitter l'Exposition avant la fin de la promenade à travers les palais. Fatiguée, elle demanda à se faire reconduire à l'hôtel, et l'on envoya quérir une voiture. Mais, après dîner, elle accompagnait de nouveau le roi à l'Exposition et, avec lui, prenait un vif plaisir aux diverses attractions qui font actuellement la joie des soirées bordelaises.

Le lendemain matin, quittant l'hôtel par une porte dérobée, le roi fit seul — avec le petit cortège obligé de flâneurs — une promenade, s'arrêta aux vitrines des magasins, se laissa aller à des emplettes : l'une des automobiles qui devait remmener les voyageurs royaux avait, en venant rejoindre Bordeaux, éprouvé une avarie légère. Et à 10 heures, le pneu réparé ou



Le roi se promène dans les rues de la ville.



A l'Exposition maritime : la reine attend sa voiture.

LES SOUVERAINS D'ESPAGNE A BORDEAUX. — Phot. J. Sereni.

changé, la voiture arrivée, les jeunes souverains et leur suite repartirent pour Arcachon.

LES PLUS GROS DIAMANTS DU MONDE ÉCLIPSÉS.

L'Angleterre ne saurait plus douter désormais du loyalisme des Boers.

En leur octroyant, récemment, malgré certaines récriminations, une constitution autonome, le gouvernement du roi Edouard VII leur manifestait sa confiance. Le Transvaal n'a pas voulu demeurer en reste, et, cherchant un moyen de témoigner à son tour, de façon tangible, au monarque et à la métropole la reconnaissance du pays, le général Louis Botha, qui, après avoir lutté glorieusement pour la cause de l'indépendance, est aujourd'hui premier ministre de la colonie, vient de proposer au parlement transvaalien d'acquiescer le *Cullinan*, un diamant monstre trouvé près de Prétoria en 1905, et de l'offrir à Edouard VII. Cette motion a été acceptée avec enthousiasme, et l'achat du diamant est chose décidée. Ainsi, le Transvaal conquis aura doté le trésor royal du plus gros diamant du monde, du plus précieux joyau dont se puisse enorgueillir une couronne.

Nous avons donné, dans le numéro du 18 mars 1905, des détails sur la découverte, tout accidentelle, du *Cullinan* par le contremaître Fred. Wells, comme il faisait, au crépuscule, le 20 janvier, une tournée dans la mine Premier.

Le *Cullinan*, de forme plate et partant difficile à tailler dans les styles classiques, en rose ou en brillant, a 10 centimètres de longueur, sur 6 cm. 1/4 de haut et 3 3/4 d'épaisseur. Il pèse, brut, 3.024 carats 3/4. Encore suppose-t-on, d'après sa forme, que



Le Cullinan, grandeur nature.

Acheté 3.750.000 francs (150.000 livres) par le gouvernement transvaalien. — Poids : 3.024 carats 3/4.

ce n'est qu'un éclat d'une pierre plus volumineuse. Tel quel, il a été évalué à 3.750.000 francs. Taillé, on estime qu'il vaudra 25 millions. La taille, qui coûtera 250.000 francs, le réduira probablement de moitié en volume. Il pèsera donc environ 1.500 carats.

Or, le plus gros diamant connu, avant la mise au jour du *Cullinan*, est l'*Excelsior* ou diamant de Tiffany, provenant égale-

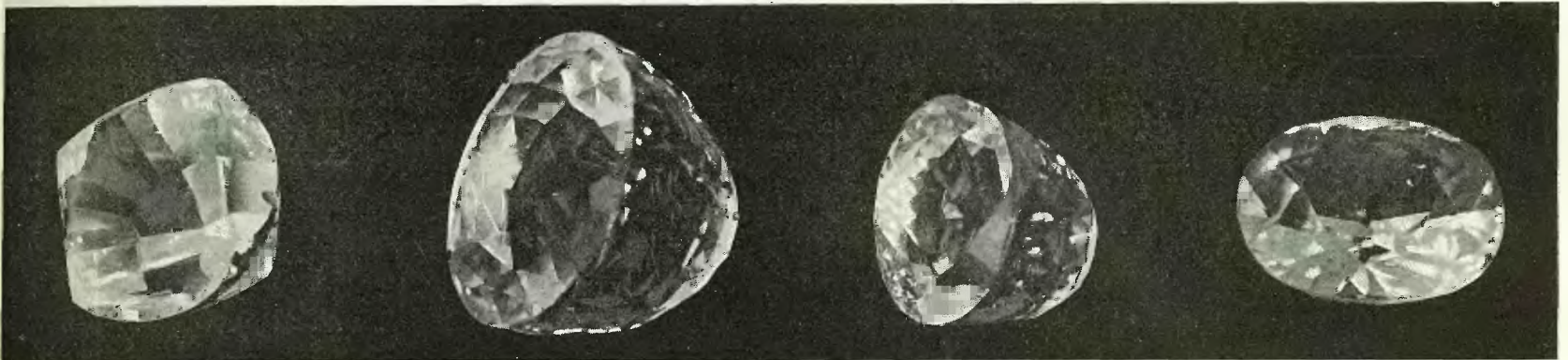
ment du Sud-Africain, qui n'est pas encore, croyons-nous, achevé de tailler et qui pesait brut 970 carats. La différence est, on le voit, considérable.

Nous publions, au dessous du *Cullinan*, photographié grandeur nature, la plupart des diamants célèbres du monde, reproduits également à leurs dimensions exactes, d'après les curieux fac-similés de la maison de Bluze.

Quelles histoires, tour à tour glorieuses et tragiques, que celles de ces pierres, acquises à prix d'or par des souverains fastueux, puis volées, comme le *Régent* sous la Révolution, conquises comme le *Koh-i-noor*, qui passa tour à tour du turban d'un rajah à la poignée du glaive de l'autre, de Golconde à Delhi, de Caboul à Lahore, avant d'arriver au front de la couronne anglaise, ou encore abandonnées sur les champs de bataille, comme le *Grand Mogol*, acheté par le pape Jules II pour enrichir la tiare pontificale, le *Grand-Duc de Toscane*, qui fait partie des joyaux de la couronne d'Autriche, et le *Sancy*, retrouvés tous trois par des soldats suisses dans les bagages du Téméraire fugitif après Morat, et vendus par ces montagnards candides pour quelques pièces de monnaie blanche !

Aujourd'hui, les plus renommées, les plus lourdes de ces gemmes, le *Grand Mogol*, qui pèse 779 carats 1/16, le *Koh-i-noor*, lequel, sous sa première forme, au moment où il fut offert à la reine Victoria, qui allait le faire retailer pour l'enchaîner à son diadème, avait sensiblement le même poids, apparaissent presque comme de minces joyaux auprès de ce gigantesque *Cullinan*.

Du moins, dimensions à part, possédons-nous, de l'avis des connaisseurs, le plus merveilleux des diamants connus, une pierre qu'aucune autre ne pourra détrôner pour la pureté de l'eau, la beauté des proportions et la perfection de la taille : c'est le *Régent*, conservé au Louvre depuis la vente des diamants de la couronne, le *Régent*, que Saint-Simon appelait « un brillant unique et inestimable, effaçant tous ceux de l'Europe ».



Le Koh-i-noor

Dans sa taille primitive, tel qu'il fut offert à la reine Victoria. Poids : 279 carats.

Le Grand Mogol

De la tiare pontificale, acheté par Jules II. Appartint à Charles le Téméraire. Poids : 275 carats. — Valeur : 12.000.000 de francs.

L'Orlof

Fait partie des joyaux de la couronne de Russie. Acquis par la grande Catherine pour 225.000 francs. Poids : 194 carats 3/4.

Le Koh-i-noor, retaillé

Tel qu'il figure actuellement sur la couronne du roi d'Angleterre. Poids : 106 carats 1/16. — Val. : 35.000.000 de fr.



Le Pacha d'Egypte

Poids : 49 carats. Valeur : 760.000 francs.

L'Etoile du Sud

Trouvé au Brésil en 1853. Acquis beaucoup plus tard par MM. Alphen. Poids : 124 carats.

Le Régent

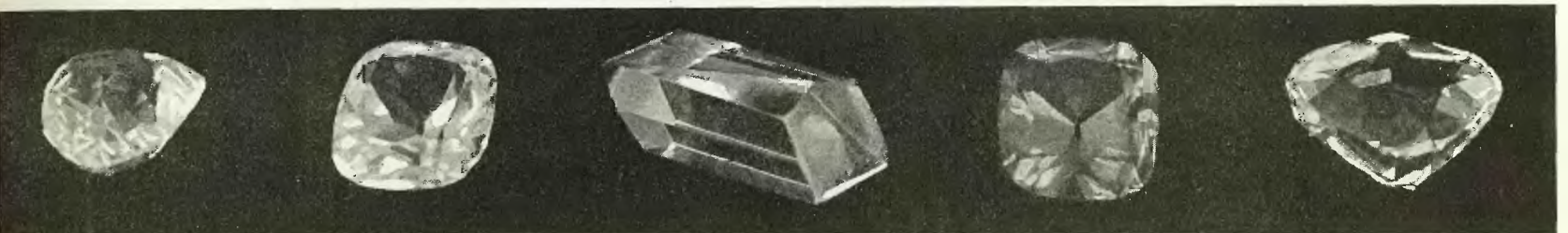
Conservé au musée du Louvre. Poids : 136 carats 3/4. Valeur : 15.000.000 de francs.

Le Pigott

Trouvé en 1787 à Landak (Bornéo) et acquis par le rajah de Matan. Poids : 368 carats.

Le Grand-Duc de Toscane

Diamant jaune de la couronne d'Autriche. Poids : 139 carats. Valeur : 2.600.000 francs.



Le Sancy

Ornait la couronne de Louis XVI au sacre. Acquis par la famille Demidoff. Poids : 53 carats 1/2.

L'Etoile Polaire

Fait partie des joyaux de la couronne de Russie. Poids : 40 carats.

Le Shah de Perse

Fait partie des joyaux de la couronne de Russie. Poids : 95 carats.

Le Diamant bleu

D'un bleu de saphir, avec l'éclat adamantin. Trésor royal d'Angleterre. Poids : 44 carats 1/2. Val. : 450.000 fr.

Le Nassak

Poids : 78 carats 5/8. Valeur : 800.000 francs.

LES PLUS CÉLÈBRES DIAMANTS DU MONDE, GRANDEUR NATURE

L'ENTREVUE DE MARIENBAD

(Voir notre gravure de première page.)

Au moment où M. Clemenceau achevait sa cure annuelle à Carlsbad, le roi Edouard VII arrivait pour commencer la sienne à Marienbad. Les deux stations ne sont séparées l'une de l'autre que par une trentaine de kilomètres. Il apparut tout naturel, surtout dans les circonstances politiques actuelles, et étant donné l'entente qui nous unit à l'Angleterre, que le souverain britannique désirât causer avec notre « Premier ». Edouard VII avait donc convié M. Clemenceau pour le mercredi 21 août, à déjeuner avec lui à l'hôtel Weimar, à Marienbad, où il est descendu.

Ce déjeuner a conservé le caractère de la plus stricte intimité. En dehors du roi et de M. Clemenceau, il réunissait seulement, autour de la table ronde dont notre dessin, scrupuleusement exact, ne montre que le côté le plus intéressant, quatre autres convives : sir Edward Goschen, ambassadeur d'Angleterre à Vienne, et son secrétaire M. Bruce, le général Hanley Clarke et le major Ponsonby, tous en veston, tenue de voyage.

Des paroles échangées au cours du repas et de l'entretien qui a suivi, entre Edouard VII et notre président du Conseil, rien n'a transpiré. Mais, au lendemain des entrevues de Wilhelmshoehe et d'Ischl, où le roi d'Angleterre a conversé tour à tour avec Guillaume II et François-Joseph, cette rencontre avait une importance considérable.

Evidemment, il y a été surtout question du Maroc, et M. Clemenceau a dû rapporter à Paris l'assurance que l'Europe ne nous contrecarrerait en rien dans l'accomplissement de la besogne nécessaire que nous avons entreprise au Maroc. L'entrevue de Norderney, entre M. Jules Cambon et le chancelier de Bulow, a accentué la détente qu'on sentait se produire en ces derniers jours. Et mercredi, à l'issue d'un conseil de cabinet, le gouvernement français, résolu à une action rapide, annonçait au général Drude qu'il était prêt à lui envoyer les renforts nécessaires.

L'ACCIDENT DE CHEMIN DE FER DE COUTRAS

Un nouvel accident de chemin de fer s'est produit, samedi dernier 24 août, en



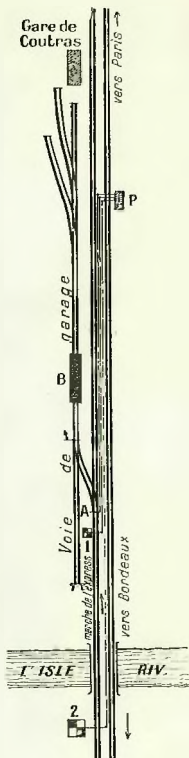
Les wagons télescopés de l'express.

gare de Coutras (Gironde), sur le réseau d'Orléans. Un train express venant de Bordeaux, engagé par un faux aiguillage sur les voies de garage, est entré en collision avec un train de marchandises qui y était garé. Dix personnes, dont cinq employés de l'un ou de l'autre train, ont été tuées, vingt voyageurs ont été blessés ou contusionnés.

Cet accident est dû, comme l'affirmait dès le premier moment l'aiguilleur, excellent agent, très bien noté, au mauvais fonctionnement de l'aiguille A, que le train tamponneur abordait en pointe, et qui

avait été réparée dans la journée. Cette aiguille est manœuvrée du poste P, ainsi que les signaux 1 et 2, celui-ci situé à un kilomètre environ du poste, dans la direction de Bordeaux, avant la traversée du viaduc sur l'Isle, celui-là — qui répète les indications du signal 2 — placé à 30 mètres seulement de l'aiguille A. Ces deux signaux, à damier blanc et rouge, éclairés la nuit par des feux, sont des signaux d'arrêt absolu. Quand l'aiguille donne la direction des voies de garage, ils sont fermés ; quand elle donne la direction de la grande voie, ils sont ouverts.

Or, à l'approche de l'express arrivant de Bordeaux, le 24 août, l'aiguille n'obéit pas au coup de levier de l'aiguilleur ; elle demeura collée aux rails et donna la direction des voies de garage, cependant que les deux signaux, montrant la voie libre, indiquaient, au contraire, au mécanicien, qu'elle avait fonctionné, qu'elle était « faite » sur la grande voie et qu'il pouvait passer. Il arriva sur un train chargé de charbon, très lourd, qui arrêta net l'élan de l'express, comme eût fait un butoir, ce qui explique les effets effrayants qu'on peut constater sur les wagons brisés.



Plan schématique des abords de la gare de Coutras, à l'endroit du tamponnement.

A. Aiguille. — P. Poste de l'aiguilleur. — 1 et 2. Signaux. — B. Point où a eu lieu la collision.



LE TAMPONNEMENT DE COUTRAS. — La locomotive de l'express, broyée et renversée. — Clichés « Matin ».